

Le manuscrit du désert

Par Maurice LAISANT

Les deux peuples étaient en guerre. Comment ne l'auraient-ils pas été !

Alors que les Combanais pratiquaient la religion sacrée et révéraient Bagou son prophète, les Albanfousois riaient de leurs rites, qu'ils qualifiaient de grimaces, et ironisaient sur leur indéniable croyance.

Comment cependant, ne pas s'incliner devant les preuves indiscutables qu'avait multipliées le ciel ?

Venant du désert, dont le vent ne roulait de toute éternité que grains de sable, il avait apporté, certain jour, une multitude de feuillets numérotés, écrits dans la langue d'un peuple qui ne pouvait manquer d'être élu par cette marque d'estime que lui montrait le Tout-puissant.

La beauté de son verbe, le ruissellement de ses images et le mystère de son auteur, n'était-il pas preuve supplémentaire qu'un tel manuscrit ne pouvait venir que de Dieu ?

Enfin, sa morale aimable, son indulgence aux fautes, son pardon tout prêt aux humaines faiblesses n'était-il pas sage de sa divine origine ?

C'est ce dont les Albanfousois ne voulaient pas convenir dans leur mauvaise foi et leur cruauté, et c'est pourquoi les Combanais, pour les ramener à des sentiments d'amour, de bonté et de miséricorde, en pourfendaient chaque jour le plus grand nombre qu'ils le pouvaient.

Cependant, chacun restant sur ses positions, la guerre se poursuivait avec son cortège de rapines, de viols et de férocité, ce qui était sans doute fort blâmable de la part de ceux qui vivaient sans religion, mais devenait acte saint, dès lors de tels gestes étaient commis par inspiration divine et pour permettre l'avènement d'un monde de fraternité.

Mais la mauvaise foi du peuple d'Albanfous allait plus loin. L'un de ses fils ayant pénétré dans la glorieuse cité de Comban (alors que les deux peuples n'en étaient pas encore aux mains), avait osé prétendre que de nombreux feuillets faisaient défaut à l'ouvrage dont les Combanais étaient si fiers, et que

leurs prêtres peu scrupuleux, avaient pourvu à ces manques par des écrits de leur cru.

Pour soutenir une telle calomnie, l'impudent s'appuyait sur les faiblesses de style des feuillets incriminés, sur la pauvreté de la construction, sur l'incertitude d'une langue qui plagiait maladroitement le reste du manuscrit.

Il prétendait encore que les allusions politiques, les éloges au peuple de Comban, gauchement introduits, juraient avec le contexte fourni par les autres pages.

Il affirmait enfin, ayant lui-même consulté le manuscrit que la calligraphie n'en était pas la même, et que l'encre en était plus fraîche.

Vaines raisons, que ne pouvait inspirer que la jalousie des habitants d'un peuple écarté de la préférence divine.

Que les Albanfousois fissent des couronnes d'éloges à leur représentant, rien de plus normal et rien de moins probant.

Il était trop simple de décerner les connaissances les plus grandes, les compétences les plus rares et les diplômes les plus élevés, à qui servait les intérêts d'Albanfous par cela même qu'il niait les privilèges de Comban.

Cependant mutuellement épuisés, les deux peuples durent renoncer à la guerre, et les Combanais au triomphe de la doctrine pour laquelle cette guerre avait été entreprise.

Quant aux Albanfousois, ils se virent condamnés à vivre sans le soutien de la seule religion qui se put concevoir.

Faut-il ajouter que ce refus qui, à première vue aurait pu être considéré par Comban comme une défaite, se mua à ses yeux en victoire et renforça les habitants dans le mépris où il tenait le peuple d'Albanfous que des sentiments primaires et un esprit grégaire privaient de s'élever à la connaissance de Dieu.

Les années passèrent, sans guerre sans doute, mais non sans incidents ; il était bien évident que si la sécheresse sévissait ou que l'humidité pourrissait les récoltes, la responsabilité en pesait sur les épaules de qui se refusait à reconnaître la bienveillance du créateur, et l'égalité de son humeur.

Si quelque homme mourait de mort subite, il ne pouvait s'agir que de châtement céleste, à moins qu'il ne fut pieux auquel cas c'était preuve de la part du Tout-puissant, de l'amour qu'il lui témoignait en le rappelant à lui.

Mais une inspiration visita fort heureusement le grand prêtre de Comban dans son sommeil, où Dieu lui apparut, et lui recommanda chaudement de faire élever un temple sur les lieux d'où le manuscrit sacré était descendu sur la Terre.

Cette nouvelle preuve ne toucha pas le cœur des Albanfousois, et ce même pseudo-savant qui avait osé nier l'origine des textes alla jusqu'à déclarer que ce rêve, s'il était réel, était une négation même de Dieu, dont la toute puissance n'avait nul besoin du secours des hommes pour élever un temple, et que cette mendicité d'une aide et d'un souvenir humain était plus pitoyable que tout le reste.

Les messes et les chants de grâce ne s'en élevèrent pas moins à Comban pour la réalisation du vœu céleste et il fut lancé une vaste croisade de

charpentiers, de maçons, de tailleurs de pierre, qui réaliseraient ce que le grand prêtre avait vu si nettement dans son rêve.

Naturellement, pour complaire au ciel, un tel ouvrage ne pouvait être que le résultat d'un effort bénévole, et c'est pourquoi, abandonnant travaux en cours : maisons, fermes et granges, un long cortège d'ouvriers (des manœuvres aux plus habiles artisans) prirent la route du désert.

Hélas ! un projet, même dicté par la volonté du Seigneur, ne va pas sans difficultés, surtout lorsqu'il faut, pour le réaliser, franchir les régions arides où le vent vous étouffe et la soif vous tenaille.

Après des jours de marche où les pieds leur brûlaient, où les vivres manquaient, où l'eau depuis longtemps n'était plus qu'un souvenir, certains tombèrent sans pouvoir se relever, mais non sans avoir magnifié le nom du Seigneur et béni ses mystérieuses intentions.

Le grand prêtre les avait accompagnés de ses vœux.

Il n'était pas trop en effet, qu'un homme priât pour eux, et qui, mieux que le grand prêtre, aurait pu le faire.

Quelle grâce pouvait refuser le ciel à un élu que le Tout-puissant réveillait dans son sommeil, pour lui faire part de ses inquiétudes et le tenir au courant de ses démanagements d'édifices à sa gloire.

Or, dans ce même temps où les Combanais jonchaient de leurs cadavres les étapes du désert, et offraient aux vautours et aux chacals une pâture inespérée, un prêtre de Comban nourrit un projet que la providence devait lui permettre de réaliser.

Il se nommait Rânier et possédait une assurance à laquelle certains prêtaient le nom de talent. Sa pensée était assez creuse, ses connaissances assez réduites, mais son verbe était sonore et, de plus, il nourrissait le plus profond mépris pour les contradicteurs qui, par là-même qu'ils mettaient en doute sa pensée et s'y opposaient, témoignaient de leur totale ignorance.

C'est justement celle que les habitants d'Albanfous nourrissaient à l'endroit de son Dieu et sur l'utilité d'un pèlerinage en son honneur qui troublait son sommeil et le jetait dans de longues insomnies.

Au cours de l'une d'entre elles, il fut visité du projet d'aller dans la cité rivale et d'y faire entendre par sa bouche, la voix de la vérité.

Les Albanfousois étaient peuple pacifique et personnages curieux de toute nouveauté.

Rânier y fut donc reçu, non dans l'enthousiasme, mais avec intérêt et une foule nombreuse l'accueillit.

Il en augura bien et se voyait déjà minant l'incroyance des Albanfousois et les ramenant dans la voie qui aurait dû toujours être la leur.

Quelle gloire pour Dieu ! pour Comban et pour Rânier, s'il allait battre ses adversaires sur leur propre terrain, jeter le trouble dans les esprits et diviser entre eux les habitants d'Albanfous.

Il parla deux heures durant, répétant les mêmes choses, il expliqua à son auditoire le grand mal où ils étaient de ne pas croire, et les dangers qu'ils encouraient ; deux heures durant il leur fit toucher tour à tour les délices que le ciel tenait en réserve, pour les esprits désintéressés qui se convertiraient, et les inexpiables châtements réservés aux maudits qui, en dépit de tout, se refuseraient à croire.

Comme il terminait, un homme à la barbe de prophète, aux pommettes aigües et au regard rieur gravit les degrés de l'estrade d'où Rânier venait de se faire entendre.

— Qui êtes-vous ? demanda celui-ci

— Un Homme parmi les hommes

— Celà n'est pas une réponse

— C'est la mienne, reprit joyeusement le vieillard. Et puis, vous ai-je demandé votre nom ?

— Ne le connaissez-vous pas. Je suis Rânier, prêtre à Comban.

— De tels titres seraient une raison, non de vous connaître, mais de vous ignorer.

— Que voulez-vous dire, reprit Rânier avec hauteur

— Je veux dire que vous refusant à rien savoir d'autrui, vous autorisez autrui à tout ignorer de vous ?

La salle fut secouée d'un large rire, tel que seul Albanfous en connaissait C'est alors qu'une lumière traversa le cerveau de Rânier.

— Ne seriez-vous pas cet homme qui osa nier l'authenticité du manuscrit du désert, et accuser les prêtres de Comban d'y avoir participé.

— Je suis cet homme, en effet

— Vous êtes maudit ! psalmodia Rânier avec un grand geste du bras

— Vous ne m'apprenez rien, je suis maudit comme le sont tous les honnêtes gens, qui, vivant sans porter tort à quiconque, omettent de s'agenouiller devant les autels.

— Ainsi dans votre aveuglement et votre esprit barbare, vous nous refusez le droit de croire.

— Je ne vous refuse rien, non plus qu'à ceux qui veulent vous suivre, encore qu'à adorer les beautés imaginaires, il y ait danger d'oublier celles qui nous entourent. Mais le choix est le droit de tout homme, et j'ai trop d'amour pour ma vérité, pour ne pas respecter la vôtre, serait-elle erreur. Où je ne puis vous suivre, c'est lorsque vous prétendez me l'imposer.

— Je vous l'impose, parce qu'elle est vérité, clama Rânier

— Parce que vous la croyez telle, reprit le vieillard avec douceur.

Il prit un temps.

- Il est autre chose qui m'interdit de vous suivre et qui vous condamne vous-même
- Rien ne me condamne, affirma Rânier.
- C'est votre désir de concilier Histoire et beauté. Que m'importe la laideur de l'Histoire si elle est vraie et que je la considère sous l'angle de la vérité. Que m'importe l'in vraisemblance de la légende si elle est belle et que je ne l'envisage que sous l'angle de la beauté.

Mais pourquoi me soucier de la beauté de ce qui est vrai, et la véracité de ce qui est beau ?

- Où voulez-vous en venir, hurla Rânier dont ce discours dépassait l'entendement.
- J'en veux venir à ceci : si je croyais, comme vous, la beauté de mon Dieu me suffirait pour croire et je ne ferais pas un geste pour justifier ou démontrer son existence.
- Mais s'il n'existait pas...
- Vous cesseriez d'y croire ? Voyez la pauvreté de votre croyance. Quant à moi, la douceur de telle légende que je sais pertinemment, non seulement fausse, mais invraisemblable, suffit encore à me charmer.
- Rien à voir entre vos pauvres symboles et l'indiscutable vérité de Dieu !
- Si elle était indiscutable, nous n'en discuterions pas, quant à ce que vous appelez « mes pauvres symboles », ils sont plus vrais et plus durables que tous les dogmes émis.
- Vous insultez Dieu ! s'étrangla Rânier. Sa voix en devenait rauque.

Son auditoire était silencieux, mais comme traversé d'un rire muet et le prêtre de Comban comprit, en un éclair, que les habitants d'Albanfous étaient perdus pour la foi et qu'il était vain qu'un homme (fût-ce Rânier) put jamais les tirer de leur aveuglement.

Il s'en consola par le mépris accru qu'il ressentit pour des misérables qui n'avaient pas été touchés par la révélation du Tout-puissant.

Dans ces mêmes heures où d'éloquents sermons résonnaient par les voûtes des lieux saints, et où les cloches appelaient les Combanais à la prière, la troupe des bâtisseurs cheminait lourdement dans le désert, et devant tant d'opiniâtreté dans la foi, la miséricorde du ciel voulut que les plus malins, ceux qui avaient le plus habilement bu l'eau et mangé les vivres de leurs compagnons de route, pussent voir poindre à l'horizon, des palmiers que balançaient le vent et le miroitement bleu d'une source.

Une telle vue redoubla leur énergie, et grâce à celle-ci, et naturellement à l'assistance du ciel — ils pénétrèrent dans cette oasis où des dattiers et des cocotiers leur offraient des fruits substantiels et où une eau inépuisable jaillissant de terre, était là toute prête à calmer la soif qu'avait aiguïté jusqu'à l'effolement, leur longue marche brûlante par les sables.

Ayant mangé et bu, ils s'allongèrent dans l'ombre protectrice et plongèrent dans un sommeil qui dut être visité, à n'en pas douter, par des visions sérapiques et paradisiaques.

Lorsqu'ils ouvrirent les yeux, ils aperçurent devant eux un homme aux cheveux blancs, et à la barbe majestueuse que certains durent prendre, dans le trouble du réveil, pour l'éternel lui-même.

D'une voix douce et comme irréelle, il leur dit :

- Voyageurs, je ne sais qui vous êtes, ni d'où vous venez, mais que le seuil de mon oasis vous soit hospitalier, que tout ce qui m'appartient vous appartienne et puissent les pauvres biens dont je dispose être suffisants pour apaiser votre soif et nourrir votre faim.
- Vous êtes le chef de cette contrée ? interrogea celui qui dirigeait les missionnaires ?
- Son interlocuteur secoua la tête négativement avec un indulgent sourire.
- Le Roi peut-être
- Pour être chef ou roi, il faudrait que je ne fusse pas seul, à moins d'être mon propre chef et mon propre roi, ce qui serait tyrannie à moi-même et à ma changeante volonté.
- Mais qui êtes-vous donc ?
- Je puis bien vous le dire, et peut-être cette confession me sera-t-elle agréable, du seul fait qu'elle rompra un silence de quelque cinquante ans. Vous voudrez bien, de ce fait me montrer quelque indulgence, si ma parole hésite ou que, par manque d'accoutumance, ma voix se fatigue.

Je vivais en ces temps dans un pays appelé Comban dont les habitants n'étaient ni meilleurs ni pires que le demeurant des hommes, mais dont la langue était jolie, encore qu'elle s'était altérée et avait perdu, avec les apports et les oublis, la charmante et poétique naïveté de ses premiers âges. Je vois avec plaisir qu'elle est parlée encore puisque vous m'entendez, alors que j'ignore si sa belliqueuse patrie figure toujours sur la carte du monde.

— Réjouis-toi, interrompit spontanément le directeur de la mission, réjouis-toi,

Comban est toujours vivante et plus que jamais, nous avons l'honneur d'être ses fils et ton compatriote.

— Hélas ! ou bienheureusement ! les passions se dissipent avec l'âge et je n'ai plus que l'honneur ou la honte d'être un homme. Mais revenons à mon récit.

Je vivais donc à Comban, et j'y menais une vie assez futile, d'autres disaient dissolue ; (après tout, ces frasques de jeunesse sont peut-être une nécessité de celle-ci, et nous ne les condamnons que lorsque nous ne pouvons plus les concevoir). Lorsque je sortis de cet âge turbulent et libertin, les préoccupations que m'offrirent mes semblables, leurs concepts et leurs critères m'apparurent plus désuets et plus puérils que ceux qui avaient rempli ma vie, et que leur puérité et leur désuétude me faisaient abandonner. C'est alors que je décidai de me retirer du commerce des hommes et de vivre dans cette oasis découverte après des jours de marche et d'épreuves et dont l'eau est claire et fraîche et les fruits abondants et savoureux au palais. Je limitai ma vie à ce simple horizon, ne jetant les yeux sur celui du désert que pour plaindre ceux qui s'y aventurent pour découvrir de turbulentes et décevantes cités.

— Il est vrai qu'en dehors de Comban, les villes et pays sont sujets à bien des déceptions — crut devoir faire remarquer le chef de la mission — mais Dieu t'a conduit jusqu'ici.

— Je ne sais s'il m'a fait une telle grâce, mais je pense que mes pieds y furent pour quelque chose si je me souviens l'état où ils étaient lors de mon ultime étape.

Passons, depuis je vis en ces lieux, méditant, rêvant, taillant ici un arbre, ou là en greffant un autre, en m'efforçant toutefois de ne pas déranger, selon mes vues propres, le visage qu'avait le monde et qui se trouvait établi selon le vœu, ou du moins, selon les habitudes, de toutes les espèces depuis leur origine.

Cependant, en dépit de ma vie de solitaire, j'ai conservé de mes premières années certaines manies et notamment celle de transcrire mes rêves et de donner une forme immobile à ma changeante pensée.

Sans doute vous semblera-t-il puéril que j'écrive encore en un lieu où je suis seul à pouvoir me lire, mais j'aime la beauté d'une phrase comme j'aimais jadis la courbe d'une hanche ou le galbe d'un sein, et le sourire d'une image m'est voluptueux comme celui d'une femme allongée, dont les dents se découvrent et dont le regard s'allume.

Parfois encore — reprit le vieillard, après un temps — lorsque je médite sur les mystères de la vie et de la mort, je m'aventure dans le désert et là, face à son vide et à sa stérilité, je rêve au vide et à la stérilité de notre existence et de nos passions. Puis je reviens à mon oasis, où je découvre, avec l'eau qui chante et les longues palmes des arbres qui, de leur ample mouvement font un ballet sur la crudité du ciel, le véritable sens de la vie.

Puisque le mystère des choses nous a fait vivants, qu'avons-nous d'autre à faire qu'à vivre.

Soyons homme, comme l'oiseau est oiseau et comme le grain de sable est grain de sable, écrivons et chantons comme souffle le vent et jacasse le perroquet.

— N'oublie pas — fit remarquer le conducteur de la troupe — que nous sommes l'espèce élue, et que c'est insulter Dieu que de nous comparer au reste de l'univers.

— Cela mérite peut-être que nous y revenions, mais laissez-moi d'abord vous conter ma mésaventure. J'écrivais depuis longtemps un volumineux ouvrage où j'avais multiplié symboles et légendes, Sagesse et Folie. Or, un jour que pour parfaire à mon œuvre j'allai méditer dans le désert, je crus bon d'emporter avec moi le manuscrit, d'en lire tel passage et de le comparer à tel autre, de tenter de créer entre eux un équilibre, d'éviter les redites, de renouveler les images ou de serrer de plus près ma pensée.

Le malheur voulut que brusquement le vent s'éleva, fit tourbillonner avec le sable du désert les feuillets de mon manuscrit. Je courus affolé de l'un à l'autre, j'en ramassai au hasard ceux que je pouvais retenir, mais déjà le vent soufflait en tempête, emportant comme des illusions les pages où j'avais transcrits les rêves venus me visiter au cours de tant d'années, comme des amis lointains et passagers.

Ce me fut le sujet d'une nouvelle méditation où je compris que la beauté cesse d'être telle, lorsque nous cessons d'être, que ce n'est que notre imagina-

tion qui peuple ce monde de beauté et qui puise dans le prétexte des choses une raison de s'exalter, d'admirer, de préférer, et que rien ne serait plus lorsque je cesserais d'être.

Qu'ainsi donc, sauver mon livre au prix de ma vie, c'était sauver du vide.

- Heureusement il y a Dieu, reprit son interlocuteur.
- Dieu aussi meurt avec nous, il n'est que la projection de ce que nous voulons de meilleur en nous, et c'est pourquoi il nous est si proche et si lointain.
- Répondez-moi, interrogea le conducteur de la troupe brusquement inspiré, vous me parlez d'un manuscrit emporté par le souffle du désert, ne serait-ce pas celui où il s'agit d'un certain prophète...
- Nommé Bagou, acheva le vieillard.
- A genoux mes frères, à genoux, car nous sommes en présence de Dieu lui-même, puisque ce livre nous vient du ciel.
- Aucunement, je ne l'ai écrit que pour charmer les enfants et leur donner peut-être à penser.
- Non point, il nous vient de Dieu, et durant des années, Comban a été en guerre avec Albanfous pour faire entendre l'authenticité de ses sources.
- Que me dites-vous ! s'étonne tristement le vieillard. Alors que je n'avais noirci tant de pages que pour permettre aux enfants de s'élever et de devenir des hommes, n'ont-elles servi qu'à faire les hommes plus enfants que les enfants.
- Veux-tu dire que ce manuscrit ne vient pas de Dieu ?
- Non, je fus seul à l'écrire.
- Alors c'est Dieu qui te l'a dicté — poursuit l'homme, voulant à tout prix sauver sa foi —
- Ne crois pas à de telles légendes et comment pourrais-tu croire à leur enrichissement, puisque la guerre en fut l'aboutissement avec toutes les pauvretés morales et matérielles qu'elle traîne après elle.
- Oserais-tu prétendre que c'est vainement que nous avons perdu frères et enfants au cours de nos combats contre Albanfous ? Oserais-tu prétendre que c'est pour rien que nous avons souffert la soif et la faim pour parvenir jusqu'ici et que nous avons jonché de cadavres, notre longue route par le désert !
- Ecoutez-moi, reprit le vieillard, écoutez-moi sans passion. Vous me disiez tout à l'heure que nous étions l'espèce élue. J'ai quelques raisons d'en douter ; Si Dieu est la Toute-puissance, pourquoi aurait-il limité son choix à une pauvre espèce entre toutes.
- Précisément parce qu'il l'a choisie !
- Sans vous suivre tout à fait, je vous accorde que parmi tous les animaux, nous sommes ceux qui nous trouvons dotés de la plus grande imagination, ce qui fait tout notre bien et tout notre mal, notre luxe de voluptés et notre raffinement de crimes. Si l'homme était sage, il ne se départirait pas de cet orgueil qui éclate dans son humilité religieuse, lorsqu'il se déclare fait à l'image de Dieu. Que ne comprend-il pas que les divinités sont nées de notre

imagination, qu'elles figurent ce que nous voulons de meilleur et de pire !
Si l'homme était sage, il mettrait son orgueil dans un monde où il a été jeté
avec des dents pour mordre, des ongles pour déchirer et la nécessité de tuer
pour vivre, il mettrait son orgueil à se montrer moins cruel que les Dieux !

Le chef de la troupe pélerine n'en put entendre d'avantage. « Mort à
l'imposteur », s'écria-t-il.

Et dans un geste spontané, ces hommes qui avaient traversé les déserts,
affronté la soif et échappé de justesse à la mort, pour un manuscrit dont ils
ignoraient la source, lapidèrent et achevèrent de coups celui qui en était l'au-
teur.

M. L.

**Cette nouvelle a été couronnée d'une mention par « le Cercle international
de la Pensée et des Arts français ».**

